
PIERRE CAPDEHOURAT

(de ~1837 à 1881)

UN MÉDECIN PAS COMMUNE [1]

Né en 1804 à Salles-de-Mongiscard, à 8km de Salies-de-Béarn, Pierre de Capdehourat donnera maintes fois, au cours de sa vie, des preuves d'un caractère particulièrement vif. Ayant épousé Caroline Danty, il eut d'elle un premier fils, né en France. Fort de ses titres -présûmés ou réels- d'accoucheur, d'herboriste et de chirurgien, il exerça quelque temps la médecine dans son pays natal, avant de penser à émigrer en Uruguay, à une date qu'il est impossible d'établir exactement. Ce qui est certain, c'est qu'en 1837, il se trouvait déjà à Montevideo, la naissance de son deuxième fils, Léon, y étant enregistrée à cette date.

Au début de 1839, afin de pouvoir exercer librement la médecine, notre Béarnais est tenu de subir un examen devant la Junta de Higiene. Le 14 juin 1839, le voilà qui enregistre publiquement ses premiers succès: convaincu que "rien n'est plus agréable à un cœur sensible que d'exprimer publiquement sa gratitude envers un bienfaiteur", un certain Ventura Borrut tient à faire savoir à travers les pages du **Constitucional** qu'il "souffrait depuis 7 ans d'ulcères aux jambes, sans que 17 médecins de Montevideo et de Buenos Aires eussent pu même le soulager" Et il ajoute: "En deux mois, le Dr. Capdehourat a vaincu le mal. Sa méthode simple, ses soins désintéressés, me font un devoir de contribuer à sa réputation".

Capdehourat ne pouvait laisser passer une telle occasion de parfaire sa publicité. Trois jours plus tard, dans les petites annonces de ce même journal, il se présente comme "Profesor de Medicina y Cirugía, calle San Joaquín n° 78". Promu par ses propres soins, l'accoucheur-herboriste-chirurgien devenait professeur de médecine. Il va sans dire que la médecine pratiquée par Capdehourat ne se conformait guère à celle de la plupart de

ses collègues, lesquels d'ailleurs n'hésitaient pas à le considérer quelque peu charlatan.

Vers la fin de 1839, quelques cas se présentent d'une fièvre dite "cérébrale", aux symptômes mal définis, et à cette occasion, le désaccord deviendra total. Capdehourat fait savoir aux journaux qu'il s'agit rien de moins que d'une épidémie de fièvre typhoïde; accuse tout le corps médical de négligence, réproouve tout particulièrement les saignées dont ses confrères sont prodiges et provoque sans doute une belle "levée de lancettes". L'affaire tournera rapidement à la polémique. Un article signé "Quatre observateurs" l'ayant qualifié de charlatan, l'accusé répond qu'il méprise les anonymes, mais qu'il était "prêt à discuter" avec un professeur reconnu. Or, si depuis le Moyen Âge, il est une corporation toujours prête à se défendre sans daigner considérer si les accusations qu'on lui porte sont ou non fondées, c'est bien le corps médical: Capdehourat sera jugé d'autant plus sévèrement qu'il a dénoncé l'éventuelle épidémie directement à la police, sans en conférer avec ses collègues. En définitive, il en sera quitte pour les 6 mois d'interdiction dans l'exercice de sa profession, que lui inflige la Junta de Higiene.

Soit qu'elle ait surgie spontanément ou que Capdehourat l'ait suscitée, une protestation portant les signatures de 200 personnes, est adressée contre la Junta, qui certainement, est-il dit, "n'est pas infallible". Un journal ajoute encore: "Si le Dr. Capdehourat eut, par son traitement curatif, augmenté les entrées au cimetière au lieu de les diminuer, on pourrait l'interdire, mais c'est le contraire qui s'est produit".

Enfin, c'est Capdehourat lui-même qui fait paraître dans **El Periódico** du 26 octobre 1839, un tableau statistique portant sur 100 clients soignés du 20 mai au 14 octobre, parmi lesquels il n'eut à déplorer que 3 décès. Après avoir décoché quelques traits ironiques, notamment à l'encontre du médecin français Louki, le pétulant Béarnais concluait, s'adressant curieusement à lui-même: "Pauvre Capdehourat, si tu étais de sel ou de beurre, tu serais depuis longtemps fondu à la chaleur de la dis-

pute. Mais tu as une bonne santé, bien que maigre et petit - tout petit il est vrai - mais tu es de ceux qui ne se recuisent pas au premier feu".

*Le 26 septembre 1840, **El Nacional** en était encore à publier une lettre ouverte en français, adressée à Capdehourat, dont nous transcrivons l'essentiel:*

"Mon désir, celui de ma famille, de mes amis, tout me commande de rendre public, avec les sentiments de ma gratitude, ce que je vous dois (). Quand je considère avec quel empressement, avec quelle sollicitude, vous me prodigâtes les secours de votre état, lorsque abandonné pour ainsi dire de la Faculté de Montevideo, vous ne répugnâtes pas à placer et lever des appareils et faire les pansements où il ne fallut, pour les faire réussir, rien moins qu'une main habile et dévouée. Un pareil dévouement se rencontre rarement et mérite d'être cité ().

Je dois vous dire combien nous a été pénible la lecture de la polémique pamphlétaire à laquelle vous avez été en lutte dans ces derniers temps. Que ne puis-je transmettre à ses auteurs mes sentiments de conviction! Ils tomberaient d'accord avec moi que les généreuses qualités qui vous distinguent doivent être inséparables du talent.

Signé: Marx Doremus, hijo"

A la veille de la Guerra Grande, la notoriété du Dr. Capdehourat sans doute était grande. On pouvait cependant se demander s'il la devait davantage à son tempérament batailleur qu'à ses qualités professionnelles.

En 1843, aux premières heures du siège de Montevideo, la grande majorité des médecins français établis dans la ville marquèrent leur adhésion à la résistance et se solidarisèrent avec la Légion française commandée par le colonel Thiébaud. Le Dr. Capdehourat offrit non seulement ses services, mais sa propre maison, où il avait monté sa clinique. Cependant, probablement dépité de voir Martin de Moussy* placé à la tête de l'Hôpital de la Légion, sa collaboration ne sera pas de longue durée. Très vite, il se heurta à Thiébaud, dont le caractère était aussi vif que le sien, et qu'il se permit d'accuser de détournement de fonds.*

Bientôt, on le verra se rallier au camp d'Oribe qui en fera le colonel-chirurgien en chef de son armée [2].

Au fur et à mesure que la situation se prolongeait, les soldats assiégeants et leurs familles finirent par jeter les bases d'un village qui pris le nom de Restauración (actuellement quartier de La Unión). Capdehourat y monta un cabinet de consultation, dans son propre domicile, sur l'actuelle avenue 8 de octubre, entre les rues Sanguinetti et Crocker, parvenant ainsi à concilier cette activité privée avec son rôle militaire. C'est là notamment qu'on viendra l'appeler d'urgence le matin du 16 février 1848 pour le conduire auprès de Dámaso Antonio Larrañaga qu'une attaque d'apoplexie venait de foudroyer.*

La Guerra Grande enfin terminée, l'Uruguay mettait l'espoir d'une réconciliation des partis politiques entre les mains du général Eugenio Garzón, dont l'élection à la présidence de la République mettait tout le monde d'accord. Hélas, dès le mois de décembre, le candidat paru manifestement malade et le pays fut consterné lorsque les médecins furent unanimes à ne lui accorder qu'une faible survie. Une fois de plus, Capdehourat, qui avait été le médecin de chevet du général, pris le contre pied de ses collègues en annonçant qu'il n'en était rien et qu'il saurait le guérir. Garzón n'en mourut pas moins dans les délais prévus, et le gouvernement provisoire ayant décidé une autopsie afin de couper court aux rumeurs, celle-ci révéla un anévrisme de l'aorte, probablement d'origine syphilitique [3].

Capdehourat fut invité à se justifier devant un jury présidé par le Dr. Fermín Ferreira, et dont faisait également partie Martin de Moussy. Le verdict le trouva coupable d'avoir "commis une erreur de diagnostique et de n'avoir pas épuisé tous les recours de la science envers l'illustre malade". Curieusement, alors que pour avoir suscité une alarme infondée, au début de sa carrière en Uruguay, Capdehourat s'était vu privé de l'exercice de la médecine pendant 6 mois, il se voyait maintenant soumis à la même peine, pour avoir, cette fois, éveillé des espoirs injustifiés. Signalons que cet épisode ayant donné lieu à une très longue*

polémique, d'un caractère aussi bien politique que médical, nous en recueillons encore aujourd'hui des versions contradictoires.

Les rapports de Capdehourat avec ses collègues restèrent sans doute tendus. En 1856, sans doute trouva-t-il le moyen le plus sûr de se mettre à couvert de toute nouvelle inculpation de la part du Conseil d'Hygiène, en spécialisant sa clinique dans le soin des malades reconnus incurables.

A l'occasion de l'épidémie de fièvre jaune de 1857, une circulaire fut adressée à tous les médecins de la ville, les invitant à signaler tous les cas dont ils auraient eu connaissance. Qu'il y ait eu ou non l'intention délibérée de le laisser de côté, le fait est que Capdehourat fut apparemment le seul à ne pas recevoir la dite circulaire. Loin de s'en montrer affecté, il sauta sur l'occasion d'adresser au Conseil d'Hygiène une lettre particulièrement acide. Non seulement il tenait à signaler les nombreuses guérisons qu'il prétendait avoir obtenues, mais il se permettait d'accuser le Conseil de négligence coupable: d'après lui, vu que cela pouvait fort bien être une voie importante pour la prolifération de la maladie, dans le but d'éviter qu'une même sangsue puisse être appliquée sur des malades successifs, l'une des toutes premières mesures que le Conseil aurait dû adopter eut été de prescrire la destruction immédiate des sangsues, après utilisation. Cette fois-ci, craignant que Capdehourat puisse avoir raison, et malgré son ton presque insultant, le Conseil d'Hygiène ne se résolut pas à lui appliquer une nouvelle sanction, qui aurait été la troisième.

Jusqu'à la fin de sa vie, notre médecin continua de donner les preuves d'un caractère particulièrement belliqueux. Toujours en appui du parti blanco, il prit part à plus d'une des échauffourées qui ponctuèrent les débuts de la vie politique uruguayenne.

Sa mort se produisit le 6 août 1880, et à cette occasion le président Santos décréta des honneurs militaires. Sa femme était morte dix ans plus tôt. Son fils Léon, ainsi qu'un petit-fils, Pierre, perpétuèrent la tradition familiale en exerçant à leur tour la médecine à Montevideo.